

Des cris de guerriers et des hennissements déchiraient les oreilles de Marie. Le bruit de la bataille était dominé par le vacarme des couleuvrines hussites qui répandaient la souffrance et la mort dans les rangs serrés des chevaliers allemands. Elle apercevait les fantassins de Bohême dans leurs sarraus bleus, avec leurs chapeaux ornés de plumes, fonçant telle une vague de fond sur les soldats de l'empereur, pétrifiés d'angoisse. Certes, ils n'avaient pour toute protection que des armures en cuir bouilli et de petits boucliers ronds, mais ils semblaient innombra-

bles et les pointes de leurs lances ainsi que les clous de leurs étoiles du matin brillaient au-dessus de leurs têtes.

Elle entendit la voix de Michel ordonnant à ses hommes de tenir bon. Ailleurs cependant, la formation allemande se délita, et l'ordre de bataille se désagrégea comme une miche de pain dur qu'on casse avec les mains pour la donner aux cochons. À cet instant, Marie comprit que l'empereur Sigismond avait conduit ses sujets dans une bataille sans issue. Elle soupira et serra Trudi contre elle.

Un des chevaliers qui avaient pris la fuite s'avancait dans sa direction. Sa visière était béante, elle reconnut Falco von Hettenheim. Il s'immobilisa devant elle et, du pouce, désigna Michel

cerné par une épaisse grappe de rebelles.

— Cette fois, ton époux va mourir pour l'empereur. Il va crever, et plus rien ne pourra te mettre à l'abri de ma vengeance !

Marie se raidit et, quoiqu'il ressemblât à une aiguille, comparé à l'épée de Falco, elle glissa la main vers le poignard dissimulé dans un pli de sa robe. Le chevalier von Hettenheim leva son arme, s'apprêtant à frapper, puis s'arrêta finalement en plein mouvement et éclata de rire.

— Une mort rapide serait un châtiement trop léger pour toi, espèce de catin. Mieux vaut que tu vives et que tu souffres mille morts !

Il tendit vers Trudi sa main droite, couverte d'un gant d'acier, arracha l'enfant à sa mère et l'emporta dans un ricanement.

Hurlant de désespoir, Marie s'élança à leur poursuite pour libérer sa fille. Au même moment, quelqu'un la saisit par l'épaule et la secoua avec force.

— Réveillez-vous, marraine !

Elle tressaillit et ouvrit les yeux. Plus de Falco von Hettenheim, de soldats de Bohême ni de chevaliers allemands, mais une paisible rive verdoyante et un fleuve au cours paresseux. Elle se trouvait à bord d'un chaland tiré par deux chevaux bais au pas vif et reconnut devant elle Anni et Michi qui la fixaient d'un air manifestement soucieux.

— Que se passe-t-il, dame Marie ? demanda son filleul. Êtes-vous malade ?

— Non, je vais bien, le rassura-t-elle. Je me suis juste assoupie, j'ai fait un mauvais rêve.

Voulant se lever, elle eut besoin de sa chambrière pour se remettre sur pied.

— Cauchemars pas bons, lâcha celle-ci.

La jeune fille parlait à présent avec aisance, mais dès qu'elle s'énervait, elle retombait dans ses balbutiements d'antan.

Marie lui sourit pour l'apaiser et s'approcha du bord de l'embarcation. Tout en laissant son regard errer sur la forêt qui, à cet endroit, descendait

jusqu'au fleuve et contraignait les chevaux à patauger, elle repensa à son rêve, si intense qu'elle croyait encore sentir l'odeur de la poudre. Ce cauchemar l'étonnait car ils étaient rentrés de Bohême sains et saufs et ne couraient aucun risque d'y être renvoyés. Le Ciel avait puni le traître Falco von Hettenheim, et Michel vivait désormais sur le domaine de Kibitzstein offert par l'empereur.

Marie s'était absentée pour passer quelques semaines chez son amie Hiltrude qui possédait une ferme non loin de Rheinsoborn. Elle aurait volontiers remis ce voyage au printemps pour éviter d'affronter les tempêtes et le froid de l'automne sur le chemin du retour. Mais Hiltrude n'avait pas vu son fils

aîné, sans lequel Michel et elle auraient connu une fin tragique, depuis plus de deux ans. Marie tenait donc absolument à le raccompagner en personne dans la mesure où elle était infiniment reconnaissante à son amie d'avoir laissé Michi partir à la guerre alors qu'elle n'était pas convaincue par son plan.

À présent, Hiltrude devrait bien reconnaître que Marie avait eu raison. D'autres aussi avaient dû l'admettre d'ailleurs, en particulier le comte palatin qui avait voulu la forcer à se remarier après le prétendu décès de son époux. Comme la nouvelle de sa mort provenait de Falco von Hettenheim, Marie avait d'emblée soupçonné un mensonge. Elle savait que le chevalier

enviait depuis le début l'ascension de son mari. C'est pourquoi elle s'était doutée que Michel avait peut-être survécu à l'attaque des hussites. Cette prémonition l'avait incitée à partir à l'Est où, de fait, elle avait retrouvé l'homme de sa vie. Il avait perdu la mémoire et s'était réfugié dans une forteresse restée fidèle à l'empereur.

— Tu es bien songeuse aujourd'hui, remarqua sa chambrière en la fixant d'un air surpris.

D'ordinaire, sa maîtresse et amie se montrait imperturbable et attentive. La distraction momentanée de Marie devait tenir à sa grossesse. Anni savait que le couple espérait un garçon pour assurer sa descendance. Une fois mariée, Trudi prendrait en effet le nom de

son époux et vivrait dans un autre château. Certes, l'empereur lui avait permis de garder le fief de son père ; cependant, même dans ces conditions, Kibitzstein n'appartiendrait plus aux Adler, mais à une autre famille.

— C'est l'Église qui se moque de la charité ! répliqua Marie en voyant sa chambrière à son tour perdue dans ses réflexions.

Elle la pria de lui donner un peu de vin mêlé d'eau. Pendant qu'Anni se lançait à la recherche du gobelet, tombé du coffre qui servait de table et disparu à l'autre bout du pont, Marie s'efforça de chasser le sombre pressentiment qui l'avait envahie. Le rêve où elle avait revu de manière si vivante cet assassin et félon de Falco von Het-

tenheim lui semblait de mauvais augure.

Pour chasser les images du cauchemar, elle tourna ses pensées vers Rheinsoborn. Elle brûlait de revoir l'amie dont elle n'avait jamais été séparée aussi longtemps depuis ses dix-sept ans, l'âge où Hiltrude l'avait recueillie une petite vingtaine d'années auparavant. Ensemble, elles avaient erré de foire en foire, rejetées par la société, catins itinérantes, et elles avaient dû vendre leurs corps pour survivre. Au bout de cinq ans, leur destin avait pris un tour inespéré. Hiltrude était devenue une fermière respectée tandis qu'elle-même avait épousé un fils d'aubergiste nommé capitaine de forteresse, puis élevé au rang de chevalier

du Saint-Empire romain germanique à l'issue d'une bataille sanglante où il avait sauvé la vie du souverain. Par moments, leur ascension lui paraissait trop rapide. Marie était prise de vertige en songeant aux devoirs et aux droits qui se rattachaient à leur nouvel état.

Tout à coup, elle se demanda ce que son père aurait dit de tous ces événements. Lorsqu'elle avait dix-sept ans, il lui avait présenté comme une chance inouïe la demande en mariage émanant du fils illégitime et désargenté d'un comte de l'empire. Son prétendant s'était révélé une crapule non moins ignoble que Falco von Hettenheim. Au lieu de la déposer sur une couche nuptiale somptueuse, il avait intrigué pour l'accuser de mœurs vola-

ges et la faire emprisonner. Elle avait été fouettée sur la place publique et chassée de sa ville natale pendant que son fiancé s'emparait de la fortune de son père. Elle n'avait survécu à ces épreuves que parce qu'elle n'avait jamais abandonné l'espoir de se venger de son tortionnaire. Et elle y était parvenue en prenant la tête d'une révolte de prostituées lors du concile de Constance où elle avait obligé l'empereur Sigismond à la réhabiliter. Comme on ne savait néanmoins que faire d'une catin déclarée officiellement vierge, on l'avait mariée à son ami d'enfance sans autre forme de procès. Et, contre toute attente, elle avait découvert avec lui le grand bonheur.

— J'ignore qui de nous deux est l'Église et qui la charité, Marie. Tu réfléchis trop. Ce n'est pas bon pour l'enfant.

Après toutes les aventures qu'elles avaient vécues en Bohême, où elles avaient été asservies par les hussites, Anni ne s'adressait pas à sa maîtresse avec la déférence qui s'imposait envers une châtelaine et femme de chevalier ; Marie ne l'exigeait d'ailleurs pas. Elle répondit en éclatant de rire :

— À t'entendre, on dirait que tu as déjà mis au monde une douzaine d'enfants !

Anni, une jeune fille frêle de presque quinze ans, avait bien malgré elle une certaine expérience de l'autre sexe.

— Je n'ai peut-être jamais eu d'enfant, seulement je sais qu'il n'est pas bon de se ronger les sangs. Nous aurions dû emmener Trudi. Elle aurait chassé tes idées noires depuis longtemps.

L'espace d'un instant, Marie sentit les larmes lui monter aux yeux. Sa petite fille, qui l'avait suivie au fin fond de la Bohême, lui manquait. Mais comme son père avait dû renoncer à elle pendant tant d'années, elle l'avait laissée au château. Elle observa Anni avec une expression de chagrin.

— Ne t'inquiète pas pour moi. La plupart des femmes ont des sautes d'humeur quand elles sont enceintes. Dans une heure au plus tard, j'aurai retrouvé le sourire.

— J'espère bien !

Malgré sa réponse, la jeune Tchèque ne croyait guère en une si rapide amélioration car à voir l'air oppressé de sa maîtresse, on aurait pu croire qu'il venait de lui arriver un malheur. Elle s'était imaginé que Marie prendrait plaisir à revoir les champs où elle avait passé tant d'années. En fait, plus ils approchaient de Rheinsoborn, plus la châtelaine devenait mélancolique. En repartant à l'arrière du bateau pour remplir à nouveau le gobelet, elle dit à Michi :

— Je souhaite que ta mère arrive à la divertir. Cet abattement ne me dit rien qui vaille.

Michi hocha la tête en écoutant d'une oreille distraite. Sa voix avait

mué, et il éprouvait désormais des désirs encore inconnus une année plus tôt. Dans ses rêves, il ôtait la chaste tunique grise de la jeune fille et se livrait avec elle à des actes qu'il n'aurait pas osé avouer même en confession.

— Maman a toujours su s'arranger de ses humeurs. Ce n'est pas récent. Dame Marie est têtue comme une mule. Quand elle a une idée en tête, elle n'y renonce jamais avant d'avoir atteint son but. À ta place, je ne me ferais aucun souci.

— Pourtant je m'en fais ! murmura Anni en soupirant, déçue qu'il ne la prenne pas au sérieux.

Alors qu'elle s'apprêtait à poursuivre son chemin, il lui mit la main aux fesses. Aussitôt, elle se retourna et le

gifla si fort qu'on l'entendit jusque sur la rive. Il perdit l'équilibre, tomba le derrière par terre et leva des yeux consternés vers la jeune fille qui le foudroyait du regard.

— Ne t'avise pas de recommencer !
l'avertit-elle.

— Ne joue pas la sainte nitouche, protesta-t-il. Je sais bien que tu as déjà couché.

Michi sentit des larmes de honte et de rage lui monter aux yeux. Une fraction de seconde plus tard vinrent s'y ajouter celles de la douleur car Anni l'avait frappé une deuxième fois, et cette gifle laissa l'empreinte de ses doigts sur sa joue.

— Je ne me suis pas donnée de plein gré, déclara-t-elle, et je ne suis pas près

de me laisser approcher par un garçon de ton espèce. Si jamais tu m'ennuies, je raconterai tout à dame Marie.

L'adolescent rentra la tête dans les épaules. Marie ne plaisantait pas avec un tel sujet. Comme elle avait elle-même été violée, elle détestait plus que tout les hommes qui obligeaient les femmes à leur céder. Cela étant, il n'avait pas exercé de pression sur Anni, il avait juste voulu la taquiner – espérant bien entendu en secret qu'elle finirait un jour par le rejoindre dans son lit pour qu'il fasse la démonstration de sa virilité.

— Tu n'étais pas obligée de frapper si fort ! Je n'attendais rien de toi.

Il se releva, tourna le dos à la jeune fille et se mêla aux bateliers. Trois

d'entre eux s'occupaient des cordes et plantaient de longues perches dans l'eau pour éviter les passages peu profonds ; le quatrième tenait le gouvernail et maintenait le chaland près de la rive de manière que les chevaux sur le chemin de halage puissent garder la cadence. Tous les quatre avaient entendu la petite altercation et conseillèrent à Michi de ne pas se tracasser. L'un d'eux lui donna une tape sur l'épaule pour le consoler.

— Tu sais, mon garçon, la nuit, tous les chats sont gris. Peu importe que la femme en dessous de toi soit jeune ou vieille. Le principal, c'est d'avoir du plaisir entre des cuisses bien chaudes. Dans le prochain village, je connais une catin propre qui se ferait sans

doute une joie de montrer à un vaillant garçon dans ton genre comment se servir de son manche. Tu veux que nous t'y emmenions ?

— Non merci !

Michi secoua la tête sous les éclats de rire des bateliers. Il les aurait volontiers accompagnés ; seulement, ils étaient déjà trop près de Rheinsoborn. Il craignait que ses parents ne l'apprennent. Son père aurait peut-être fermé les yeux, mais sa mère ne lui aurait jamais pardonné une telle escapade. En outre, la peur d'exposer sa famille à de stupides ragots s'ajoutait à la crainte de se ridiculiser auprès de la prostituée.

Marie, perdue dans ses souvenirs, était la seule à qui les gifles d'Anni et

les plaisanteries des bateliers avaient échappé. Elle ne pouvait pas s'empêcher de penser à Falco et avait l'impression que, même mort, il continuait de représenter une menace.

2

À l'époque où elle vivait au Sobernburg, Marie avait rendu visite à toutes les forteresses des environs, elle connaissait chaque pouce de terrain dans un périmètre d'une journée de marche autour de son ancien château. Pourtant, elle avait à présent l'impression de traverser un pays inconnu. Elle posa la main sur son ventre légèrement bombé et s'efforça de sentir la vie qui

grandissait en elle. Ses réactions étranges provenaient-elles vraiment de sa grossesse ? Avant la naissance de Trudi, elle n'avait pas souffert de tels accès d'angoisse bien qu'elle eût affronté en ce temps-là plus de tracas qu'on n'en pouvait supporter. Son mari était tenu pour mort, et le nouveau capitaine de la forteresse tentait de la spolier de sa fortune. Aujourd'hui au contraire, le soleil brillait dans sa vie. Peut-être, songea-t-elle, ces mauvais sentiments provenaient-ils de la répugnance qu'elle éprouvait envers le Sobernburg et toutes les souffrances qu'elle y avait endurées.

— J'aurais dû me montrer plus intelligente et attendre que l'enfant soit né pour entreprendre ce voyage. Michi

aurait très bien pu rentrer seul, murmura-t-elle sans s'adresser à personne en particulier bien qu'Anni hochât la tête avec vivacité.

En même temps, elle savait qu'elle n'aurait pas pu agir autrement. Elle viendrait à bout de ce trajet et s'efforcerait de conclure cette chaude journée de fin d'été qui s'approchait lentement de son terme sur de plus belles pensées.

Soudain, on la tira par la manche. Elle leva les yeux et aperçut Michi qui pointait le doigt, tout excité.

— Regardez, marraine ! Je reconnais au loin les clochers de Rheinsobern. Juste sous le donjon du Sobernburg.

Marie se leva et découvrit à son tour la silhouette de la ville. S'ils mettaient

moins de deux heures, ils pourraient atteindre le port et même la ferme aux chèvres avant le coucher du soleil. Elle sourit à Michi d'un air soulagé et se tourna vers le propriétaire du chaland.

— Dis-moi, marinier, les chevaux peuvent-ils accélérer ? J'aimerais arriver à destination ce soir.

L'homme trapu, vêtu du costume traditionnel des bateliers du Rhin, esquissa une grimace et cracha dans l'eau. Il avait prévu de s'arrêter et de passer la nuit dans le prochain village. Cependant, en échange d'un bon pourboire, il était prêt à continuer jusqu'à Rheinsobern.

— Nous ferons l'impossible, dame Marie.

Une fois qu'ils eurent dépassé le village, ils distinguèrent les tours de la cité sur la crête qui dominait la haute terrasse fluviale. Tandis que Marie observait avec des sentiments mitigés la ville où elle avait passé presque une décennie, Michi peinait à contenir son impatience. Il avait hâte de revoir sa famille et de montrer aux siens les habits raffinés qu'il avait désormais le droit de porter. Son collant vert clair lui moulait les jambes, son pourpoint rouge était taillé dans une bonne étoffe ornée de jolies broderies. Son principal sujet de fierté restait toutefois ses chaussures souples à bout pointu et son béret décoré d'une véritable plume de héron, qui aurait parfaitement pu couvrir la tête d'un gentilhomme.

Anni s'était moquée de sa tenue parce qu'à côté de lui, elle ressemblait à une ombre. Contrairement aux autres dames de condition, Marie aurait toléré que sa chambrière porte des vêtements de couleurs vives, mais la jeune fille préférait aux plus beaux atours la toilette discrète d'une domestique de haut rang. Ce goût pour le gris s'expliquait peut-être par les affres qu'elle avait souffertes dans son enfance ; elle était la seule survivante d'un village ravagé par les hussites et devait aux bons soins de sa maîtresse d'avoir survécu à ses blessures.

Marie elle-même avait choisi une tenue confortable pour voyager. Elle portait une large jupe bleue, un corsage bordeaux et, pour se protéger de la fraî-

cheur du soir, un gilet en laine tricoté par Zdenka, son économe d'origine tchèque. Elle avait sur la tête un chapeau de paille, comme ceux que mettaient les femmes de son nouveau pays pour travailler dans les vignes, car il protégeait mille fois mieux du soleil que les coiffes garnies de voiles qui convenaient à l'épouse d'un chevalier.

Ils atteignirent le petit port juste avant la tombée de la nuit. Le palefrenier guida les chevaux de halage de telle sorte que l'embarcation, emportée par son propre élan, ne ralentit que devant le ponton en bois, et il noua la corde à présent lâche autour d'un gros poteau. Tandis que les bateliers amarraient le chaland, il abandonna sa monture et s'inclina devant Marie.

— Mes chevaux ont tiré avec fougue, vous ne trouvez pas, noble dame ?

Elle comprit où il voulait en venir, ouvrit sa bourse et en sortit quelques pièces.

— Achète-leur une belle portion d'avoine. Ils l'ont bien méritée.

Le palefrenier compta l'argent et estima que la petite monnaie suffirait amplement pour les chevaux, et même pour un bon repas arrosé d'un gobelet de vin agréable en bouche. Il garderait la grosse pièce dans son bas de laine. Encore quelques pourboires de la sorte, et il pourrait s'acheter sa propre bête. Alors, il arrêterait de travailler pour les autres en échange d'un salaire de misère. Il s'inclina encore plus bas devant la châtelaine.

— Vous êtes très généreuse, noble dame. Mes petits chevaux vont se régaler.

Marie lui répondit par un sourire et descendit du bateau. Michi lui emboîta le pas, laissant à Anni le soin de décharger les bagages.

— Que voulez-vous faire, marraine ? Partons-nous tout de suite chez mes parents ou passons-nous la nuit à l'auberge du port ?

Marie jaugea l'établissement d'un regard sceptique.

— Je n'ai guère envie de dormir ici. De plus, je suis impatiente de revoir ta famille.

Elle ne craignait pas simplement les cris des mariniers, mais aussi les mouches et les moustiques avides de sang

qui infestaient les bords du Rhin. En outre, la façade révélait à elle seule que la maison ne répondait pas aux attentes des voyageurs de haut rang. Marie se rappelait que les nobles et les riches commerçants se résignaient à une demi-heure de marche pour passer la nuit dans les auberges confortables de Rheinsobern. Quelques porteurs qui attendaient les clients à l'intérieur sortirent sans tarder et lui proposèrent leurs services. Après avoir scruté le soleil à moitié caché par les collines de l'autre côté du fleuve, elle les renvoya.

— Nous pouvons être à la ferme aux chèvres avant la tombée de la nuit. Viens avec nous, Anni ! Gereon et Dieter s'occuperont des bagages.

Elle tourna le dos aux deux valets d'armes sans leur laisser le temps de protester contre un travail indigne d'eux. Michi partit en courant tandis qu'Anni ouvrait un des coffres et en sortait les affaires qu'elle jugeait indispensables.

Dieter, un molosse au menton carré, qu'elle savait plutôt bon et aussi très candide, fit signe d'approcher à deux garçons d'auberge.

— Hé, gamins ! Mettez-moi ces bagages à l'abri et trouvez-nous un chariot pour demain matin.

Les jeunes gens examinèrent l'emblème de Kibitzstein, un vanneau posé sur un rocher, que les deux valets d'armes portaient sur la poitrine, et accoururent. Il n'y avait certes pas de

pourboire à attendre de tels clients, mais les gifles en revanche tombaient vite.

3

Marie pressa le pas et doubla son filleul qui dut alors accélérer pour rester derrière elle. Elle suivit d'abord la route de Rheinsoborn, puis s'engagea au bout d'un moment sur un petit chemin à droite, qui filait entre des champs de céréales moissonnés, et atteignit en moins d'une demi-heure un ensemble de bâtiments assez rapprochés les uns des autres pour mériter le nom de hameau. La plus grande et la plus belle ferme de toutes appartenait

à Hiltrude. Marie se demandait comment son amie réagirait à ce retour inopiné quand elle la vit sortir de la maison et s'avancer vers l'auge des cochons avec un seau en bois rempli d'épluchures. Dès qu'elle les aperçut, Hiltrude s'immobilisa comme si elle venait de se cogner contre un mur. Le seau lui échappa des mains, et le contenu se répandit sur le pavé balayé avec soin. Elle sembla ne pas remarquer l'incident, ouvrit et ferma plusieurs fois la bouche avant qu'un cri strident en sorte et qu'elle s'élançe vers les arrivants.

— Marie ! C'est vraiment toi ? Tu vis !

Hiltrude la prit dans ses bras et la serra contre elle sans pouvoir contenir

ses larmes qui coulaient tels des ruisseaux sur ses joues. Les yeux de Marie devinrent humides eux aussi.

— Quelle joie de te revoir !

Son amie fut secouée d'un sanglot violent.

— Nous n'avons jamais reçu de tes nouvelles, j'étais convaincue de ta mort. Mon Dieu, combien de fois ai-je pleuré sur ton sort – et sur celui de mon petit Michi !